

Distances

Du même auteur

Poèmes

Les filles-fleurs, Éditions Subervie, 1973.

L'amour-stéréo, Éditions Subervie, 1973.

La divague, Éditions Saint-Germain-des-Près, 1982.

Essais

Jacques Prévert, *Une éthique de l'homme*, Éditions du Monde Libertaire, 2007.

Albert Cossery, *Une éthique de la dérision*, Éditions Orizons, 2008.

Boris Vian, *Un poète en liberté*, Éditions Orizons, 2009.

Nouvelles

Mauvaises nouvelles de la liberté, Éditions du Monde Libertaire, 2007.

Dernières nouvelles de la liberté, Éditions du Monde Libertaire, 2008.

Libertad, Éditions Orizons, 2010.

Roman

Pauline ou La courbe du ciel, Éditions Orizons, 2011.

Écrits intimes

Lisières, *Carnets* 2009-2012, Éditions Orizons, 2013.

Distances, *Carnets* 2012-2015, Éditions Orizons, 2017.

Raymond Espinose

Distances

Carnets 2012 — 2015



Dans la même collection depuis 2012

- Patrick Denys, *Épidaure*, 2012
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012
Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012
Didier Mansuy, *Facettes*, 2012
Didier Mansuy, *Les Porteurs de feu*, 2012
Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012
Lucette Mouline, *Museum verbum*, 2012
Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012
Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012
Antoine de Vial, *Obéir à Gavrinis*, 2012
- Éric Colombo, *Par où passe la lumière...*, 2013
Raymond Espinose, *Lisières, Carnets 2009-2012*, 2013
Henri Heinemann, *Chants d'Opale*, 2013
Lucette Mouline, *Zapping à New York*, 2013
Antoine de Vial, *Americadire*, 2013
Guy R. Vincent, *Séceph l'Hispéen*, 2013
- Jean-Louis Delvolvé, *Le gerfaut*, 2014
Toufic El-Khoury, *Léthéapolis*, 2014
Gérard Laplace, *La façon des Insulaires*, 2014
Andrée Montero, *Le frère*, 2014
Laurent Peireire, *Ostentation*, 2014
Michèle Ramond, *Les saisons du jardin*, 2014
Michèle Ramond, *Les rêveries de Madame Halley*, 2014
- Michel Arouimi, *Quatre adieux*, 2015
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Procès à la mémoire de mon ombre*, 2015
Dominique Capela, *La Gravité*, 2015
Patrick Corneau, *Vies épinglées*, 2015
Chantal Danjou, *Les cueilleurs de pommes*, 2015
Raymond Espinose, *Villa Dampierre*, 2015
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée, Journal, Le Voyageur éparpillé*,
tome V, 2015
Henri Heinemann, *Et puis...*, 2015

Fanny Lévy, *Une existence au fil de son passage en ce monde*, 2015
A. Lichtenbaum, *Éphraïm égaré ou la justice des nations*, 2015
Lucette Mouline, *Épidémie*, 2015
Lucette Mouline, *Le sexe est bohème*, 2015
Max Memmi, *Les femmes de Jean*, 2015

Robert Havas, *Parlons rat*, 2016
Fanny Lévy, *Dieu compte les larmes des femmes*, 2016
Maurice Couturier, *Vers là d'où je viens*, 2016
Lucette Mouline, *Eva et Maad*, 2016
Robert Poudérou, *Quelqu'un*, 2016
Jean-Louis Delvolvé, *Octogénèse ou le sourire de Tagès*, 2016
Pierre-Jean Memmi, *La promesse*, 2016
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Ur ou les miroirs ardents*, 2016
Maurice Couturier, *Vers là d'où je viens*, 2016
Pierre Nougaret, *L'inconnu du marque-page*, 2016

Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Les miroirs ardents*, 2017
Chantal Danjou, *Les jardins d'essais*, 2017
Chantal Danjou, *Journal de la main*, 2017
Raymond Espinose, *Distances, Carnets 2012-2015*, 2017
Lucette Mouline, *La jeune fille qui n'aime pas l'été*, 2017

Pour la collection complète des publications « Littératures », voyez
en ligne : www.editionsorizons.fr

L'individu que je suis se définit par ce double fond,
ce dualisme et cette discontinuité permanente,
où il n'y a pas de fleuve, pas de plaine, pas de route,
mais des trous, des pièges et des précipices à chaque mot.
Le caractère fragmentaire de tout ce que j'écris,
qui n'opère que par des ruptures,
tient à cette poésie intrinsèque de la matière mentale
à partir de laquelle je m'oppose à moi-même
pour me séparer du monde qui m'entoure de toutes parts.

Alain Jouffroy, *Éternité, zone tropicale*.

Mai 2012 — Mai 2013

Mai 2012

18 mai. — Soixante-trois ans.

Depuis quelques années, on dit « la génération de 68 », comme on disait hier « la génération de 45 ». Mais la génération de 68 n'a pas bonne presse. Méprisé désormais, le vent de liberté qui souffla si fort sur les conformismes, balaya l'autorité et contesta la société de consommation.

Les salopards (les « libéraux ») ont tout sali et aux nostalgiques ne restent que les yeux pour pleurer.

Ma référence : Catalogne 36. C'est ainsi que je la nomme.

Pourquoi faut-il que l'on détruise ce que l'on s'est, un temps, trop fortement engagé à aimer ?

La réponse, sans doute, se trouve dans le « trop fortement ».

Somme toute, lu pratiquement tout Rezzori. Ne me manquait plus que le dernier roman publié : *Une hermine à Tchernopol*.

Tchernopol, la ville sans poésie, et qui revendique sans complexe son état. La traverse Tildy, un hussard qui a des convictions. Hélas, le brave garçon sera avalé par le sordide et la médiocrité.

Belle écriture que celle de Rezzori. Du livre, j'extrais ceci qui me touche particulièrement : « Nul ne fait rien d'autre qu'aller au-devant de sa mort. »

Dans le collectif vaguement convivial : « Quelle est, cher monsieur, votre philosophie ? ». Seule bonne et vraie question, au fond.

Dérives. — Les volets fermés tôt, très tôt, l'hiver, dans les villages de la Haute Vallée de l'Orb : Taillevent, Joncels, Lunas, Avène-les-Bains, Ceilhes... La beauté triste, un peu figée, de ces maisons groupées autour du clocher. Ce vent très froid, caractéristique du sud, qui balaie rues et ruelles, et décoiffe les femmes. C'étaient les années 50-60. Est-ce que cela a vraiment changé ? On ferme les volets plus tôt encore, sans doute : les jeux débiles dans la boîtakhons.

De la philosophie, nous attendons des principes de vie, non des concepts abstraits. Épicurisme et stoïcisme, remplissent cette fonction. Ces deux écoles renvoient à un Dieu qui n'est autre que la Nature universelle.

Ma morale étant stoïcienne, lorsqu'un drame me touche, j'essaie de me resituer (moi et mon drame) dans le grand Tout, dans le grand Ordre, dans le Grand Ensemble, dans la grande Harmonie universelle. Mon drame, alors, perd de son intensité, de son volume ; il est comme une tumeur que les rayons ratatinent.

Dérives. — Le plus souvent, au rez-de-chaussée des petites maisons d'autrefois, dans mon village natal, le Bousquet d'Orb : les caves où l'on entreposait le charbon, ce charbon qui alimentait les poêles, les fourneaux. Et puis ces marches à gravir, quelquefois nombreuses, pour parvenir jusqu'à la porte d'entrée. Mais surtout : quelle vie derrière ces volets, dans ces maisons de village, aux pièces petites, aux ouvertures réduites ?

Intéressante, cette distinction qu'effectue une féministe de renom (Élisabeth Badinter) entre « homme dur » et « homme mou ». Dans tout groupe social, même, on pourrait jouer à distinguer ceux qui s'affirment et, en quelque sorte, ceux qui regardent les autres s'affirmer.

Dérives. — Le Bousquet d'Orb, au temps de sa splendeur, avec sa verrerie, ses houillères, ses vignes. Et la vraie vie. La vie de village qui s'achève, comme en d'autres endroits semblables, avec l'entrée dans les années 70.

Nos démocraties dites « modernes » sont en fait des démocraties « médiatiques ». Elles s'appuient sur l'idéologie communicationnelle.

Certains accents, dans les *Cahiers* de Barrès, notamment lorsque l'écrivain évoque son sentiment familier de la mort ou le grouillement des vers dans le cadavre, me parlent. Ils font partie d'un pan de ma vie sur lequel j'essaie de ne pas m'étendre ou m'appesantir ; cependant, ils constituent un obstacle à ma joie d'être et augmentent, comme le dit Barrès, l'état de neurasthénie.

Quelquefois, la méforme nous gagne. Il s'agit alors de restaurer les précieuses fondations de notre être, pour un temps fissurées.

Réécouté mes Coltrane favoris : *My favorite things* (1960), *Ole* (1961) et *A love supreme* (1964).

Mais j'apprécie d'autres morceaux, bien sûr, comme *Dahomey dance*, *Aisha*, *Everytime we say goodbye*, *Dial Africa* et même *Oomba* (ce dernier datant de 1968).

On peut dire que l'on a réussi sa vie lorsque l'on s'est tenu à ce pourquoi l'on était fait sans avoir eu à renier sa *part essentielle*.

L'ascèse (disons : par définition), tend à une discipline faite de rigueur et de contraintes intimes. En dernière analyse, elle vise à une dynamique : créer des projets de volonté qui fassent boules de neige puis éclatent et se désagrègent.

Je n'ai jamais compris que Michel Onfray fasse de Nietzsche l'ennemi de l'ascèse alors que l'auteur de *Ecce homo* ne cesse de l'évoquer et l'exalter, de l'encourager.

Traces. — *Essai d'autobiographie* (1).

1949-1960.

Je suis né le 18 mai 1949 dans un village de l'Hérault, Le Bousquet d'Orb, d'un père préparateur en pharmacie et d'une mère la plupart du temps au foyer (elle fut épisodiquement vendeuse en boulangerie).

Ma famille était issue de l'immigration espagnole, province d'Albacete par mon grand-père maternel (que je n'ai pas connu), de Murcia par son épouse Joséfa ; province d'Alicante par mes grands-parents paternels.

J'eus un frère de six ans mon cadet. (Il mourut, avant la cinquantaine, frappé par une leucémie foudroyante.)

Mon village natal, qui se situe dans la Haute Vallée de l'Orb ne manque pas de charme — j'y reviendrai. Durant mon enfance, son dynamisme, bien réel, était dû à sa verrerie et à sa mine de charbon ; toutes deux employaient un nombre conséquent d'immigrés — essentiellement Européens du Sud et de l'Est.

Mes grands-parents paternels n'évoquaient que très rarement leurs racines. En fait, il s'agissait pour eux d'être plus français que leurs congénères de même origine. Une sorte de concurrence dans l'intégration. Amusant à analyser avec le recul du temps — et même sans.

J'eus quatre oncles, trois du côté maternel, un du côté paternel. Deux de ces oncles, qui travaillaient « au fond » de la mine de charbon, étaient de rudes militants communistes ; le troisième, qui, à force de volonté et de travail acharné, sortit de sa condition en devenant infirmier (puis cadre infirmier et pour finir : intendant) à l'hôpital psychiatrique de Montpellier, adopta très vite l'idéologie de la droite bourgeoise et s'abonna au *Figaro*. On peut supposer le quatrième, qui travailla aussi « au fond », plutôt socialiste. Prisonnier durant la deuxième guerre mondiale, ce dernier fut envoyé sur le front russe, ce qui valut à la famille (il nous en coûta à tous — psychologiquement) un certain ressassement, au demeurant fort compréhensible.

Notre maison était située dans le « Vieux Bousquet », strié de ruelles, au numéro 14 — le numéro a changé depuis, je crois, comme bien d'autres choses en ces lieux. Tout près de là, une placette où siégeait un imposant platane. En face, une boulangerie, tenue par la famille Brun. La nuit, on pouvait entendre le souffle du four à pains. De ma chambre, je dominais les toits voisins ; j'en revois encore les excroissances de mousse (« De ma fenêtre, l'horizon quotidien des toits ; mon moi-toits » — Julien Torma). L'hiver, le vent balayait quelques tuiles que l'on retrouvait, au petit matin, brisées dans la rue et mêlées aux branches maltraitées et aux feuilles arrachées. Dans la matinée, l'employé municipal passait avec sa cuve roulante métallique (donc bruyante) et ramassait le tout à l'aide d'un balai à poils drus et d'une lourde pelle, elle aussi métallique bien sûr. De cette dernière, j'entends encore, près de soixante ans après, le raclement sur le sol des ruelles. Plus tard cet employé fut recyclé à la Poste du village. C'est ainsi : les êtres passent, on les remplace, la vie suit son cours.

Bernard Delvaille dans son essai sur Valéry Larbaud :

« Il savait la vanité de tout,
et que le temps s'enfuit,

et que tout conduit à la tombe,
 et que l'aventure est illusoire,
 que les voyages ramènent toujours au point de départ,
 et qu'on est toujours seul,
 et que l'amour aussi n'est qu'illusion,
 et que la nuit vient vite,
 et que seule la mer console et nous écoute
 et nous comprend et demeure fidèle. »

La vie est trop courte pour que l'on perde son temps à vouloir changer la société. La politique n'est pas une chose sérieuse ; la politique, c'est du *divertissement*.

Avec les années qui s'entassent, la lucidité qui s'aiguise.

Polluer mon corps, ce n'est pas pour moi, ce n'est pas moi, ce n'est pas digne de moi. Mon corps refuse, mon corps dit non. Et je l'écoute.

J'avoue que ce ne fut pas toujours le cas. Comme tout un chacun, *j'ai un passé*.

Mes vierges folles. — Qu'êtes-vous devenues F., N., J., H. ? Revenues ou pas de votre *mal d'aurore* ? Avez-vous heurté un iceberg ? Vous êtes-vous noyées dans la glace, loin, dans les banquises du Pôle ? ou là, tout près, au fond d'un verre tintinnabulant de solitude ? Le matin, parfois, je me récite nos...

Cut.

Le créateur (l'écrivain, le peintre, le sculpteur...), c'est celui qui fait refluer ses dix-sept ans à chaque printemps.

Mon ascèse : il s'agit de devenir plus fort en mûrissant les projets et en tenant fermement la barre pour atteindre les buts que je me suis assignés.

Ce mode d'être que je me suis choisi, très tôt, basé sur la lutte intime, le combat intérieur. Il s'oppose à toutes les théories du bonheur, du bien-être, du repos de l'âme. Devrait donc exclure, en toute logique, le « détachement », le « laisser-être » stoïcien. Eh bien non, j'essaie de concilier

la lutte et la distance intérieure. Sans doute mourrai-je épuisé, sans avoir atteint mon but.

Passage supprimé dans *Villa Dampierre* :

« Enzo lui disait : “Je n’aspire qu’à éprouver la volupté infinie. Je voudrais connaître, au-delà de l’union des corps, l’union mystique avec les dieux. Je voudrais être divin. Je persuade les filles que se livrer en objet de ma jouissance, c’est la solution pour satisfaire la leur. Je suis la cause de leur perte, c’est vrai. Mais aussi le révélateur de leur désir.”

Lorsqu’il parlait ainsi, Athéna le fixait avec des yeux inexpressifs mais elle n’en pensait pas moins. Il se révélait tel qu’il était vraiment ; il montrait sa faille, tant il se sentait en confiance. Par moment, même, il pensait avoir trouvé en Athéna *la petite sœur* tant rêvée. Il se trompait. Athéna n’était pas sa petite sœur. Elle dénouait patiemment le fil. Certains soirs, elle l’encourageait finement à la confession. Lorsqu’elle parvenait à ses fins, elle ne se montrait pas mécontente, même si ce qu’elle entendait la déboussolait.

Enzo lui disait encore : “Je voudrais faire reconnaître le divin par ceux qui le nient. J’accomplis une œuvre de libérateur et de missionnaire. Mon œuvre, je la réalise auprès des jeunes filles à qui je révèle la vérité du désir. Au fond, si je les trompe, c’est que l’amour est tromperie en son essence. Les filles se laissent facilement leurrer par des images.” »

Bruno Robaly : « Pourquoi ces suppressions dans ton roman ? Tu ne le dis pas ».

L’explication existe, bien évidemment : il s’agit de pages de « psychologie basse » — comme on dit « ironie basse ».

Ayant très tôt embrassé la littérature universelle, comment désigner deux ou trois figures tutélaires ? Je voudrais bien, pourtant ; pour *le chic*.

Je n’y parviens pas.

Esthétique. — Le comble du mauvais goût : la doudoune à capuche à plumes. Il paraît que c’est la tenue favorite de nos petits dealers des cités, leur uniforme. Les filles qui portent ce type de tenue dégagent une vulgarité innommable. Pour peu qu’elles enfilent une paire de bottes à talons sur leur jean, et c’est l’horreur absolue. Comment peut-on manquer de goût à ce point ?

Chez François Mitterrand, l'esthétisation du politique, la sacralisation de la littérature.

C'est ce qui me plaît chez l'ancien président : ce lien, au sommet de l'État, entre politique et littérature. Sa vision distanciée aussi, qui tant manqua à Bocsa le Boxeur.

(La boxe, c'est bien, à condition de ne pas boxer dans le vide.)

La vie est merveilleuse — malgré toutes les horreurs qui la souillent quotidiennement. La vie est merveilleuse mais il ne faut pas boire. L'alcool gâche tout. L'alcool n'est qu'une souillure de plus.

« ...la Littérature et les filles-fleurs de dix-sept printemps. Les terrasses de bar à la belle saison, aussi, lorsque le soleil, dans les yeux, nous empêche de lire et d'écrire, et qu'il ne reste plus qu'à regarder les jupes légères caresser la peau brune des cuisses, ou les hautes petites fesses pleines d'arrogance (le regard des hommes sur le dos des filles...), moulées admirablement dans leur jean ou leur short. Une partie de mon existence à écrire et à flâner, le nez au vent ; à me promener dans la vie avec une sorte de détachement gai, d'indifférence heureuse... »

J'ai écrit ça, *hier* ; c'était moi ; j'avais trente, quarante ans. Désormais le dur travail, la tension dans l'effort, la volonté à l'œuvre, l'énergie nécessaire et *l'obligation de santé*.

À onze heures du matin, en terrasse du *Café du Parc*, Place Saint-Louis-de-Gonzague, en compagnie d'Arnaud.

Autour de nous, des bouquets de filles-fleurs filiformes (beau pléonasme) qui papotent et rient, le visage partiellement dissimulé derrière de lourdes lunettes de soleil.

Nous évoquons les *Journaux parisiens*, de Jünger, dont Arnaud a entrepris la lecture. Son avis :

— Jünger a beau être subtil, il reste lourd ; lourd de cette gravité qu'on dira allemande. Et un peu pesants sont ses rêves, et sa quête d'intersignes. Je la préfère chez Eliade. Mais il y a un envoûtement, certes.

Il y eut une identité française (une *entité* française ?) du baptême de Clovis en 496 jusqu'en 1789. Elle se poursuivit en prenant des formes différentes de 1792 jusqu'au traité de Maastricht, en 1992. Ensuite...

Avec la ratification du traité de Lisbonne, en 2007, notre destin nous échappe. Il est dans d'autres mains : celles des banquiers, des grands chefs d'entreprise, des lobbies.

Damné halluciné, durant tant d'années. Aujourd'hui hors du flot : « Je suis parti mourant à Jérusalem et j'en suis revenu vivant ». La vie authentique est dans l'écume du quotidien. Tant d'amis disparus pourtant, ces doubles en excès, en démesure. Et le frère mort.

André Suarès, dans son ouvrage *Sur la mort de mon frère*, nous rappelle que la vie n'a que deux moyens pour nous faire approcher cette mort qui nous terrifie : *l'amour*, dont j'ai parlé plus haut, et *l'intérêt passionné pour la beauté* — les deux pouvant miraculeusement se rejoindre, voire se confondre.

Peut-être rajouter *la littérature* ?

Fausta, Pauline, Bérengère : leur ventre serré dans leur jean, leurs longues jambes d'échassier, leurs fesses hautes, insolentes, musclées, leur poitrine menue ...

Ce jour, à la radio, on demande à un bouddhiste bien connu dans l'hexagone (un bouddhiste *institutionnel*, dirons-nous), de commenter une citation de Sénèque. Exercice auquel notre moine *people* se plie de bonne grâce. L'œcuménisme est dans le vent ; œuvrer pour *entretenir l'image* également.

Du bouddhisme zen, du taoïsme, j'ai réglé le compte depuis longtemps. *L'effacement du moi*, ce n'est pour nous, les Occidentaux.

Le mot « dérives », pour amorcer certains passages qui tiennent de l'autobiographie. Pourquoi ?

Parce ce sont des blocs qui se sont détachés, qui suivent un chemin aventureux, le leur, comme entraînés par de mystérieux courants.

Il n'y a pas de valeurs politiques, il n'y a que des valeurs spirituelles. Or nous vivons en Occident. Donc notre « trésor spirituel », qu'on le veuille ou non, est chrétien, nos valeurs sont chrétiennes.

Parodiant Guitry qui parlait des femmes, je me situerais, si l'on m'y engageait, « contre la religion catholique. *Tout contre...* » Par fidélité à nos enfances qui, par le baptême, nous firent chrétiens ; peut-être aussi pour résister à *ma façon*, individuelle et désespérée, à cette religion montante, venue d'ailleurs, et qui, il faut bien le dire, nous effraie tous un peu.

La vie des êtres, tout de même, quel roman ! Je ne m'en lasse pas. Ma curiosité est sans limites. Quelquefois, certes, un peu froide — ou plutôt *refroidie*. Mais bien réelle.

Dérives. — Elle se donnait le genre « garçon manqué mais filles réussie » avec ses cheveux courts à une époque où la mode était aux cheveux longs ; elle avait des épaules larges aux fines attaches, de longues jambes et quasiment pas de hanches. Avec ça, un visage d'angelot. Elle s'était brouillée avec ses parents et, durant plusieurs semaines — le temps de se trouver une chambre à louer —, elle logea chez une amie. C'est durant cette période que je la connus (il me faudrait évoquer ici ses goûts littéraires...), et j'aimais sa folie. Hélas, dès qu'elle trouva de quoi mieux se loger, elle prit *un chien*. Je m'absentai de la ville trois semaines, le temps qu'elle m'oublie...

L'anarchiste Proudhon, ardent défenseur du couple traditionnel, de la famille. Par moment, il fait très fort, comme on dit, condamnant le célibat dans lequel il voit une sorte de débauche ne pouvant qu'entraîner un rejet du travail, une « consommation » excessive, une réduction conséquente de l'épargne et, *in fine*, la plus horrible misère ; selon lui, à cause du célibat se dessinerait une société de brigandage et d'insécurité — la police se trouvant impuissante à enrayer cet ensemble de fléaux.

Quelquefois, un auteur très marqué idéologiquement, est récupéré par *l'autre bord*. À l'étude de ce type d'arguments, (Proudhon n'est qu'un exemple), on peut comprendre.

Insomnie. — Julien Green, le 24 juillet 1960, dans son *Journal* : « Je me demande si une des causes de l'insomnie ne serait pas une crainte excessive de la mort qui nous vient quand la jeunesse n'est plus là, car la jeunesse ne croit pas à la mort. »

Souvent pensé à ces écrivains (Mauriac, Bernanos, Green...) qui ont opté pour le catholicisme car il promet la résurrection des corps...

La résurrection sans la croix : impossible. Mais il y a des chrétiens qui ne croient pas à la résurrection des corps. Des *purs*. Du Christianisme, ils ne gardent que les principes moraux, une sorte de foi en ces « Béatitudes » qui, si elles étaient appliquées, changeraient l'humanité *ici et maintenant*. Non dans un ailleurs hypothétique (très hypothétique, *trop* hypothétique).

À l'inverse, certaines personnalités catholiques (par exemple Mauriac) ont avoué — et écrit (dans *Ce que je crois*, entre autres) — que c'est la promesse de la résurrection des corps qui les a *faits* croyants.

À l'évidence — ceci dit sans parti-pris et sans que cela ne m'engage (la *distance* de l'anarque) —, pour les nostalgiques, ce ne sont pas les prêtres postconciliaires qui renvoient la meilleure image du *catholicisme de notre enfance*.

Que retrouver du passé, en effet, chez ces curés qui ne sont pas en soutane, qui officient devant une table recouverte d'un drap (ne manque que le fer à repasser), le dos tourné à l'autel ?

Et puis, comme le chantait Tonton Georges : « *Sans le latin la messe nous emmerde...* »

Le petit père Nietzsche ne rejette pas Dieu — l'idée de Dieu. Les preuves abondent. Comme ici :

« De quelles façons diverses j'ai eu chaque fois la révélation du divin ! » (1988)

Ce que rejette Nietzsche, ce sont les religions. Incontestablement. Mais rejeter les religions, ce n'est pas rejeter l'idée de Dieu.

Il s'agirait de voir enfin les choses objectivement — c'est-à-dire avec recul : on naît, on vit — et on essaie de le faire au mieux —, on tombe malade, on meurt — on sort de ce monde.

D'aucuns voient la traversée du monde terrestre comme un « un pèlerinage vers la patrie céleste » (mais rien, semble-t-il, n'est vraiment éclairci quant à la *nature* du passage). D'autres se projettent dans la descendance — perpétuation de l'espèce.

Dans tous les cas, la condition humaine est tragique.

Corrida. — Nettoyé de son folklore daté, qu'est-ce qu'un spectacle taurin ?

Des spectateurs (*aficionados*) viennent assister à la souffrance puis à la mort d'un animal, souffrance et mort provoquées par un humain (?).

Souffrance insoutenable, mort barbare ; souffrance et mort infligées par jeu pervers, consciemment, et dans l'exaltation d'une foule pathologiquement excitée par la vue du sang et l'expression de la douleur.

Il faut être psychiquement (très) dérangé pour éprouver un quelconque plaisir à voir un homme torturer un animal affaibli par ses blessures, ensanglanté, et ceci jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il faut aussi, je le crois intimement, être ignorant de ce qu'est *une vie*. Sur un pied d'égalité : vie végétale, animale et humaine.

Pour guérir ces pauvres malades de leur perversion, outre un stage de rééducation mentale dans une clinique spécialisée, peut-être faudrait-il les conduire à leur tour dans une arène et simuler *une corrida humaine* ? Manière forte, sorte d'électrochoc. Comment guérir autrement ces psychopathes assoiffés de sang, dominés par *leur part maudite* ?

Dans son roman *Mademoiselle Anicet* (Éditions du Rocher), Dominique de Roux rappelle que le toréador, au moment de la mise à mort, éjacule dans son pantalon (chapitre V, page 65). Tout est dit.

Juin

Cicéron, Sénèque, Épictète et Marc-Aurèle : le seul monde digne d'intérêt, au fond. Toujours se retourner vers les Anciens. Stoïciens, de préférence.

Il me trouve « suffisant » ? Qu'il se hisse donc, s'il le peut, au-dessus du niveau de ma prétendue *suffisance*.

Savoir se préserver de la mollesse. Et surtout, lorsque tout va mal, ou même très mal, ne pas se laisser aller, chien crevé au fil de l'eau. Rester ferme et courageux. Fier aussi. Et surtout digne.

En relisant l'un des recueils de nouvelles de Félicien Marceau, (*En de secrètes noces*) je retrouve ceci, souligné au crayon à papier : « La politique, c'est un sujet de conversation, rien de plus. Une ébriété laryngo-buccale . »

Il est vrai que nous parlons de politique en toute occasion et en compagnie de personnes les plus diverses — bien souvent les plus inaptes à le faire. Hélas, sans que cela change quoi que ce soit. Je dirais même qu'à l'inverse, tout continue, et en pire : les gouvernements successifs n'ont cessé d'appauvrir les pauvres et d'aider les riches à s'enrichir toujours davantage. Désespérant.

M'est revenu, durant la nuit, que celle qui allait devenir mon épouse, avait, à vingt ans, pour livre de chevet *Un taxi mauve* — dans l'édition Gallimard. Le volume, constamment trimbalé, avait traîné dans les lieux les plus divers, quelquefois singuliers. Aussi était-il très dépareillé, se défaisait par endroit, partait en lambeaux (surtout la couverture, dont au demeurant, le jaune était devenu gris — le soleil du Midi et de la Côte

Basque). Certaines pages étaient gonflées d'eau de mer (Méditerranée, Océan) comme si l'on s'était ébroué sur l'ouvrage ouvert. Heureusement, les feuillets étaient cousus. Ce vestige avait un certain charme. Je regrette de m'en être débarrassé.

« Souvenirs attention danger », chantait l'autre.

Dégénérescence du langage. Les médias (plus particulièrement la TV) exercent une influence néfaste sur le langage, sommé de singer celui des masses. L'horreur ultime : lorsque les mots, les expressions employés se calquent sur le langage des « cités » (rebaptisées depuis peu « quartiers sensibles »).

Dérives. — C'est durant les vacances d'hiver de l'année 66 que, de retour pour quelques jours au village, je me procurai *L'écume des jours*.

Les manières d'obtenir un livre étaient singulières alors, en ces lieux : tôt le matin, on donnait le titre de l'ouvrage au chauffeur du bus qui se rendait pour la journée à Béziers, « grande ville » la plus proche ; il vous ramenait le livre le soir, en échange d'une « pièce » — une petite gratification.

J'y reviens : je lis dans les *Cahiers* du Lorrain des impressions que je fais miennes. Comme ce chant des morts que le vent porte et disperse. Tout nous y ramène, le pépiement de l'oiseau gracile, le fragile brin d'herbe, les couleurs changeantes du ciel, le silence — le « grand », celui qui accompagne la mort dont je joue à répéter lourdement qu'elle a la caractéristique de durer, alors que la décomposition, elle, et le travail des vers, sont tellement plus rapides...

Dérives. — C'était l'hiver, les vacances de Noël. Après un repas avalé chez ma grand-mère paternelle, je remontais la « Grand-Rue » du village, vers vingt-et-une heures. Le vent soufflait ; les rues étaient désertes. J'avais dix-sept ans. J'allais rejoindre mes amis attablés au *National* pour leur traditionnelle partie de tarot ou de manille coinchée. Lorsqu'on poussait la porte, ces odeurs mêlées : tabac brun, houblon, anis. Une sorte de chaleur épaisse qui contrastait avec le froid du dehors. Les parties achevées, nous nous répartissions dans les voitures et... en route pour *la fête*.

La fête : l'alcool, l'amitié ; les rencontres, les filles surtout ; et le délire, la folie. Nos retours : ces aubes blanches, délavées ; le froid ; une fatigue *exaltée*.

Cortex — Pensées détachées — retrait, recul, distance — jusqu'à l'absence, *vaste retirement*, clarté, juste appréciation des choses de ce monde — dédoublement, schizophrénie —, je me regarde agir, scindé, séparé de moi-même — froid, indifférent —, sans passion, sans émotion, sans sentiment...

Images mentales — ô images mentales — insérées dans mon univers intime, solitude peuplée de photographies, de flashes, de négatifs, espace personnel de civilisation intérieure, peintures rassemblées comme une gerbe, anthologie, panthéon, chrestomathie, espace rêvé, fictif, irréel, chimérique...

Univers de pensées et d'images, galaxies créatrices, génératrices de Grandes Folies, espaces infinis de rêveries, de songes... Laissez vivre l'abs-trait, le distrait, celui qui vient de loin, qui a beaucoup voyagé en lui-même, non pour vous distraire mais pour vous inventer, vous, humains dont les épaules creuses ploient et dont le cou s'affaisse jusqu'à ne plus être.

« Tu as bien de la chance de véhiculer des souvenirs si heureux », m'écrit mon amie Françoise à propos de la façon quelque peu « poétisée » dont j'évoque, dans *Lisières*, ma prime jeunesse. Et, fine mouche, elle rajoute, vaguement suspicieuse : « Mythologie de ton adolescence régie par un désir de scénario de bonheur ? »

Je veux bien entendre que toute adolescence est période délicate — et quelquefois douloureuse. Mais je souhaiterais que l'on entende aussi que la mienne fut, tout au moins en partie, privilégiée.

Ce par quoi je me définis, ce qui dessine les contours de mon être propre, c'est la personne (ou les personnes) à qui je m'oppose, nous dit Nietzsche. Et, insistant : je n'existe et me réalise que grâce à cet autre qui m'oblige à m'affirmer en tant que force et action.

Plus modestement, nous considérerons que savoir se montrer, lorsqu'il le faut, *convaincant*, est une qualité d'importance.

Dérives. — Ce que nous aimions, chez Villon, outre ses vers : le côté voyou, buveur, l'habitué des tavernes. Un homme de défis en quelque sorte. Certes de défis vains. Cela suffisait à nos adolescences.

Réécouté l'album *Martial Solal Trio en direct du Blue Note* (Solal est accompagné de Gilbert Rovère et de Charles Bellonzi).

Dois-je l'avouer ? C'est parce que ce disque me rappelle un moment de mon passé (une jeunesse curieuse de jazz, dans une période parisienne particulièrement intense — j'étais *fou*, alors) que je lui trouve une multitude de qualités.

Sur la lancée, je réécoute *It's Time*, de Jackie McLean, accompagné de Charles Tolliver, Herbie Hancock, Cecil McBee et Roy Haynes. Album procuré à la même époque.

Le pessimiste a ceci de supérieur sur l'optimiste, c'est qu'il a toujours raison. Tout finit mal, toujours.

En fin de matinée, le dimanche, nous nous retrouvons, Arnaud, Mylène, Mathieu et moi, à *L'Aragon*. Arnaud, qui poursuit sa lecture de Jünger, me dit :

— Ces *Journaux parisiens* tendent vraiment au fantastique. Fantastique moderne, sans fantôme ni monstre, mais métaphysique, un peu à la Borges, à la *Eliade*, à la Lernet-Holenia ; comme s'il s'agissait de se perdre dans la bonne direction, en dépassant le phénoménal, en fixant le hasard : trouver l'aleph.

Le ciel se couvrait progressivement d'une toiture de zinc. L'air était trop lourd, trop humide aussi. Au bout d'un moment, des gouttelettes chaudes commencèrent à tomber sur le pare-brise des voitures garées le long du Boulevard. Puis un éclair de feu zébra le ciel gris-bleu, mais l'épaisse pluie attendue n'arrivait toujours pas. Les terrasses de bar, ouvertes face aux montagnes, commençaient cependant à s'éclaircir de leur clientèle : rapatriements prudents à l'intérieur des divers bars, retraits sages vers les voitures. Tout-à-coup, les voix couvertes (comme le ciel). Un tonnerre de Dieu : « Tiens v'là l'orage ! », s'exclame un buveur de bière. Et tout explose. Sauf le verre de bière que le buveur serre fortement en ses mains, au risque de réchauffer un breuvage qui se boit frais.

Deviens difficile de mettre en relief sa personnalité lorsque ce qui la distingue s'oppose de manière trop radicale à ce qui permet à la société de demeurer ce qu'elle est — dans son immuabilité.

Traces. — Essai d'autobiographie (2).
1949-1960 (*Suite*).

Enfant studieux, j'avais les faveurs (toutes intellectuelles) des institutrices, dont l'une, que l'on nommait respectueusement « Madame Jeanne », m'appréciait particulièrement car j'aimais la lecture. Elle me prêtait des ouvrages que j'emportais à la maison et que je lisais religieusement. Très vite je montrai des qualités d'écriture et d'imagination ; je marquai aussi quelque don pour la peinture et le dessin.

Premières manifestations de ma tendance narcissique, je souffris en ces temps de posséder des yeux bridés comme ceux d'un petit Chinois. Sans doute les remarques de mes camarades, les surnoms qu'ils m'attribuaient contribuèrent à augmenter l'intensité de cette souffrance. L'enfance est cruelle, c'est bien connu.

Les dieux en soient loués, compensation à ces quolibets, je me fis très rapidement des amis dont trois d'entre eux se révélaient scolairement aussi brillants sujets que moi. Constamment en compétition, nous nous disputons la première place au tableau d'honneur. Notre amitié, cependant, demeurait inoxydable.

Le jeudi après-midi, nous nous retrouvions chez l'un ou l'autre pour des sortes de « goûters » agrémentés de moments culturels et sportifs. Nous passions une partie de l'après-midi à lire dans la chambre de l'hôte, puis nous sortions effectuer quelque balade à bicyclette, ou bien nous pratiquions une activité proposée par les parents.

Il arrivait que mon père prît son après-midi de congé et nous partions généralement à cinq ou six (quelquefois mon cousin Pierre, plus âgé que nous, nous accompagnait) pratiquer la spéléologie dans les grottes environnantes. D'autres fois, mon père adepte d'aéromodélisme (entre autres activités d'agrément) nous emmenait sur la plaine de Dio et nous faisons voler nos avions télécommandés.

Le jeudi, en fin de matinée, avait lieu la séance de catéchisme. Si les saintes paroles ne m'atteignaient pas, c'est qu'elles n'étaient point relayées à la maison, où l'on faisait profession d'athéisme. Mon père m'expliquait clairement — il se targuait de sciences, était abonné à deux ou trois revues spécialisées — qu'une fois l'être humain trépassé, son cerveau ne fonctionne plus, que, donc, aucune après-vie n'est sérieusement envisageable : « Après notre mort, il n'y a rien d'autre que l'éternelle obscurité d'où toute conscience est expurgée. » L'influence du milieu, en matière de religion ou d'athéisme, est déterminante. Les confessions de Mauriac dans *Ce que je crois* ou dans *Mémoires intérieurs*, celles de Gabriel Frizeau dans « Ma conversion », les confidences des frères Dufilho dans leurs livres de

souvenirs ou celles de Julien Green dans son *Journal* (ou dans son ouvrage *Ce qu'il faut d'amour à l'homme*), en témoignent.

Le Père Enjambal, chargé de nous enseigner le catéchisme, portait bien son nom. Son intérêt pour le beau sexe n'était pas une galéjade mais bien réel : on le surprit à plusieurs reprises dans la sacristie, une *fidèle* (si l'on peut dire, les liens du mariage l'unissant généralement à quelque cornu) sur ses genoux — un peu comme dans les chansons de Brassens. Il n'en reste pas moins que ce goût prononcé pour la créature féminine nous épargna les dérives pédérastiques (on emploie désormais un autre mot) dont il est tant question aujourd'hui (comme si elles semblaient être le lot du milieu) et qu'exploitèrent si bien en leur temps un Montherlant (*La relève du matin, La ville dont le prince est un enfant*), un Roger Peyrefitte (*Les amitiés particulières*).

Ce n'est que dans une certaine « froideur » que peuvent se garder contrôle et maîtrise.

Le recul, la distance nécessaires afin de demeurer souverain.

Les hommes, responsables du féminisme outrancier. Il est la conséquence de leurs renoncements, de leurs abandons, de leurs démissions. Simone de Beauvoir (« On ne naît pas femme, on le devient ») aurait renié tout son féminisme pour une heure dans les bras (les draps) de Nelson Algren — lui né homme, vrai homme et homme vrai, et qui entendait bien le rester pour la plus grande satisfaction (j'allais écrire « pour le plus grand *plaisir* ») de notre chère théoricienne féministe.

Dérives. — Baudelaire dans ses écrits intimes (*Fusées, Mon cœur mis à nu*). Avions-nous tout compris de ce qui, pour le poète, était important et, en quelque sorte, constituait son « essence » ?

Tout ce que Sartre, dans son essai sur le poète (tant de fois lu par moi, jadis), n'a pas souhaité voir : son évocation du pouvoir de la prière, par exemple, ou sa conception de la femme — la femme doit être « battue », écrit le poète.

Le poète posait d'étranges questions, soulevait de curieux problèmes. Et que dire de son admiration pour Joseph de Maistre (sa dette) ? Nous n'en disions rien, justement. Et Sartre pas grand-chose non plus.

Ensuite, bien sûr, il y avait ses poèmes, qui ne pouvaient que séduire nos adolescences. Horreur de la vie, fascination pour la vie. Et les aubes sales, délavées, les lendemains de débauche. Tout cela nous parlait.

Pierre Vendrepote, dans le petit livre qu'il consacre au penseur qui enchantait nos dix-sept ans, Max Stirner, nous rappelle fort judicieusement que la poésie est davantage dans le processus de quête poétique lui-même que dans le poème proprement dit.

Voilà qui guidait nos estivales errances nocturnes, à Montpellier, dans les années 70, à la recherche d'une Nadja si possible un peu moins timbrées que celle de Breton.

La poésie vécue, chère à Alain Jouffroy.

Le consentement aux événements, dans la morale stoïcienne, implique que je (me) vive comme une partie du grand Tout cosmique. Me soumettre au Destin (accepter les décrets des Dieux), c'est me soumettre à la Nature universelle : les tragédies, les drames, tout advient « en vertu du cours général de la nature universelle » (Pierre Hadot).

Bref : lorsque quelque chose de désagréable m'arrive, je dois me resituer (moi et mon problème) dans un ensemble cosmique qui me dépasse.

Dérives. — Je sais ce que j'ai aimé, chez Nerval, à dix-sept ans : la quête impossible de l'être idéalisé. Un être bien réel, pourtant, mais qui n'a fait que passer et dont on poursuit éternellement l'image de plus en plus lointaine, de plus en plus floue (cf. « Les passantes » d'Antoine Pol, que chanta Brassens).

Plus prosaïquement, je retrouve cette même idée dans le texte intitulé « La Princesse de juillet », que Pierre Delanoë écrivit en collaboration avec Louis Amade — ces chers hommes — pour Bécaud.

Main chaude. — Tissu froissé, main qui s'égarait sous la jupe. C'était le soir, il faisait doux. Nous avions quelque chose à échanger, quelque chose d'intime. Nous avions le plaisir à partager. Tissu qui glisse sur la chair. Main qui voyage désormais vers les moiteurs sauvages. Sucs, miels. Aventure exotique, érotique. Tes mains s'aventurent aussi. Sauras-tu me surprendre ? Sauras-tu entreprendre ? Charmes de la fraîcheur et de la nouveauté. Mais expérience cependant souhaitée, attendue. Tout se com-

plique. Saurai-je me satisfaire de l'innocence ? De la tendre innocence ? Il le faut car tel est mon lot. En attendant la maturation : le temps qui passe.

Dérives. — Avec B., un jour du passé, dans le hall de l'*Hôtel L.* dont nous allions sortir. Sur les ondes d'une quelconque radio, à l'accueil (j'étais en train de régler la note), en fond sonore, très léger, ceci, juste capté : « Derrière un maquillage timide / Un peu de noir autour des yeux / Vient se cacher la peur du vide... ».

Je voyais les journaux pliés en deux sur une table basse. Et un titre alarmant en gros caractères sur l'un d'entre eux (un problème dans une centrale nucléaire). La chanson déroulait son ruban mélancolique : « Le temps qui passe me fait de la peine / ... il nous sépare déjà / ... tes angoisses et puis les miennes / viennent à se ressembler parfois... » Tout ce qui fuit, s'efface ou disparaît m'attriste. Horreur de tout ce qui vieillit, de tout ce qui s'émousse ; de tout ce qui se déchire, de tout ce qui va finir.

Nous quittâmes l'hôtel au moment où la chanson s'achevait. L'animateur-radio en indiqua le titre : *Ma lycéenne*. Dehors la vie, d'un seul coup, nous happa. Fin du *blues*.

Il suffit que j'évoque mon ascèse pour que des réactions pour le moins étonnées se manifestent. C'est que nous ne vivons plus les temps de l'ascèse mais de son contraire : l'excès — la démesure, le plaisir jetable. Pas de place pour ce qui dure. Pas de place pour l'*Éternel*.

Lorsque, chez une femme, la dominante masculine l'emporte, on est gêné pour l'espèce. Surtout si l'hommelle est flanquée d'un compagnon. Pauvre homme, réduit au rôle de supplétif ménager, voire de supplétif cérébral.

Dans la « Première Épître aux Thessaloniciens », ces recommandations de saint Paul :

« Soyez toujours joyeux.
Priez sans cesse.
N'éteignez pas l'esprit. »

Mes mains. Ont gardé leur beauté, dit-on. Faites pour tenir un stylo, caresser les filles et tenir un verre disais-je, jadis. Pour ce qui est du verre qui tourne la tête, c'est bel et bien fini.

Julien Torma, outre ses *Euphorismes*, ses pièces, ses poèmes, a écrit des lettres importantes. Dans l'une, adressée à René Daumal (20 octobre 29), il ramène la mort à sa dimension de farce, « une bonne farce qui nous empêche de prendre la vie au sérieux ». Autre lettre importante, celle adressée à Montmort (2 novembre de la même année)...

Nous parlons de toutes ces choses, avec Sylvain, mon *archéoptéryx des sables*. Toujours là-bas, dans son ambassade, à Nouakchott. Il me demande de l'excuser de délirer ainsi, sur ses vingt ans. Je n'ose lui avouer que pour ce qui me concerne, ce n'est guère mieux. Peut-être devrais-je ?

Dérives — Bar de nuit. Ne restaient que nous quatre à l'intérieur, assis à une table. Mélanges d'effluves de tisanes (verveine, menthe : les deux filles qui nous accompagnaient) et d'alcool fort (cognac, bourbon : nous, les garçons). À travers la baie vitrée, le port qui bougeait un peu, les pêcheurs qui tanguaient, à moins que ce ne fussent les barques... Nous nous levâmes lourdement (fatigue). Au-dehors, entre deux camions poids-lourds alignés avec d'autres, une prostituée accroupie devant un types déculotté, les yeux au ciel, l'air extatique. Là, tout près des quais, l'estuaire et le large fleuve lent, qui s'étirait vers l'océan. Tout-à-coup des sirènes sourdes et les ombres qui se font grises. Voiles de brouillard. Les corps s'estompent, se diluent dans la brume et le crachin. Dans notre dos, le barman qui entasse ses chaises, coup de balai. « On ferme... »

Mon goût pour le printemps. C'est la saison d'avant les saisons. Il n'est que promesse. Le printemps, c'est le « tout est possible ». Engagé dans l'été, on dirait que, déjà, « les jeux sont faits ».

Et puis les jeunes filles : pureté, élégance, harmonie. Enfin, les *vraies* jeunes filles, celles qui « se tiennent ».

Si je puis dire, c'est la journée des journalistes. Rencontré Bruno R. en fin de matinée sur le Boulevard (en terrasse du *Russe*). Comme toujours avec les êtres qui aiment la littérature, bon moment. Puis, cet après-midi, un jeune homme de la radio France Bleue est venu chez moi pour un entretien. « Vous êtes connu », me dit-il. Connu de qui ? Par qui ? ai-je eu envie de lui demander. Après les quelques paroles d'usage (politesse), j'ai conduit l'interviewer sur le balcon, côté sud, face aux montagnes. Jeu de questions-réponses. Et tout-à-coup, au milieu d'une phrase, le jeune homme sort de la poche de sa veste un petit magnéto de professionnel

au logo bleu qu'il balade devant mes lèvres. Embarras. Car la batterie de questions entraîne des réponses que j'ai déjà données quelques minutes auparavant, hors-micro. Et moi évidemment moins bon dans la redite. Donc un peu mécontent. Puis relativisation. Des pitreries que tout cela.

Ne pas vieillir, ne pas souffrir, ne pas mourir.

Derrière moi, de lourdes et riches terres labourées de tant de peines et de joies, et devant, ce territoire aride, sec, probablement stérile, sous un ciel tantôt gris tantôt forcément plus sombre, d'où ne poussera plus jamais de plante orgueilleuse et fière.

Nous y sommes, vieux Raymond, nous y sommes. Et je redoute ce jour qui ne manquera pas d'advenir où je me dirai : « Ça y est, ce moment que, toute ta vie, tu as tant redouté, eh bien le voilà, tu y es parvenu, il est là. »

Horreur de tout cela, horreur de cet hiver qui s'annonce avec son cortège de mélancolie et de tristesse, de renoncements et d'abandons, de fragilités et de défaites. Ainsi que je l'écrivais ces jours-ci à mon amie Françoise : « Dieu, quel courage nous est nécessaire pour vieillir avec panache ! »

Les élites européennes et la nation. — Les « pseudo »-élites européennes se comportent comme s'il était dans l'ordre des choses d'abandonner les appartenances nationale. Il semble que ce soit une erreur. Car les sociétés européennes restent profondément attachées à leurs racines historiques et culturelles. Et la nation demeure le cadre démocratique par excellence. La généralisation de certaines évolutions sociétales dictées par les instances de la communauté européenne, certaines règles économiques édictées par Bruxelles au profit des grands banquiers, ne suffiront pas à convaincre les peuples. Les peuples sans qui l'Histoire ne se fait pas.

Les exemples de « transgression », en littérature, jadis abondèrent. C'est que, divagation poétique, invention pure, voire délire fantasmagorique, la littérature joue à franchir — à bousculer à l'occasion — quelques tabous dont certains, incontestablement, de nos jours où l'on ne plaisante guère avec certains sujets, seraient mal perçus (reçus). Pourtant : *ce n'est que l'imagination au travail !*

Ne jamais confondre, en effet, l'univers conçu, forgé par l'écrivain et sa propre vie, ce qui serait l'absurdité même.

La fonction de la littérature n'est pas de reproduire le réel ; le transposer avec style est déjà un considérable travail.

Dans tous les cas, rappelons qu'il n'y a pas de grande littérature sans transgression. Un véritable auteur joue avec les interdits, les tabous (par exemple Nabokov). Je dis bien « joue » ; il ne passe jamais à l'acte, ce qui est le propre du malade traité dans les pavillons psychiatriques spécialisés.

On devrait savoir une fois pour toutes que l'écrivain est maître en son domaine ; il est démiurge devant sa page blanche ou son écran d'ordinateur ; il écrit ce que bon lui semble car son code moral lui est propre, et tant pis ou tant mieux si cela sent le feu de l'enfer.

Les Bernanos. — Poignante histoire que celle de Michel Bernanos. Comment réaliser une œuvre à l'ombre d'un père tel que le sien ? Mal-être.

Pourtant, œuvre pas si mauvaise que ça, au fond. Plutôt bonne, même, en son genre (d'après ce qui s'en dit et d'après les ventes). Mais pourquoi faudrait-il comparer ce qui ne se compare pas ?